

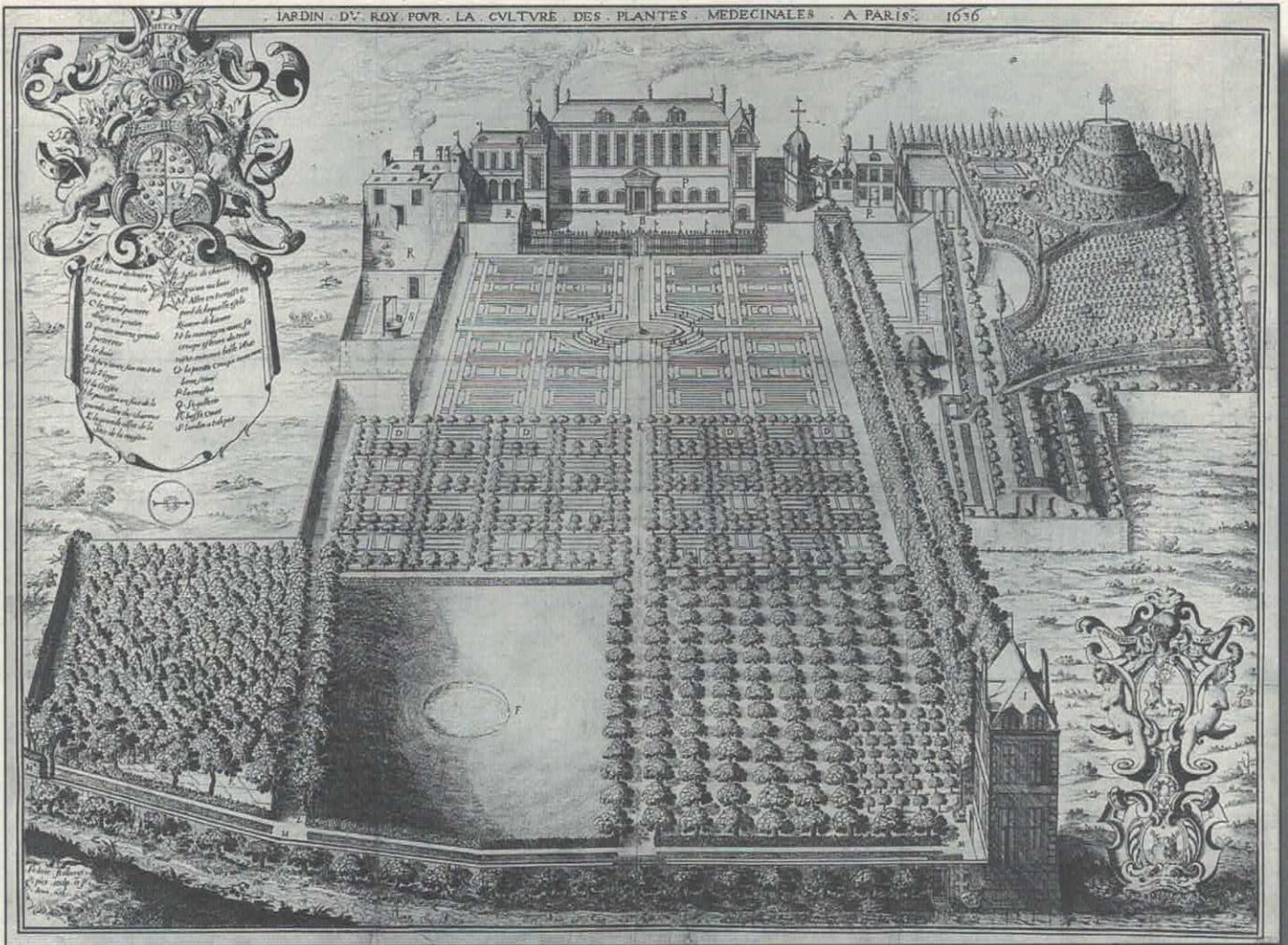
Du « Jardin royal » au « Jardin des Plantes », quatre siècles de botanique à Paris

Créé en 1635 par Louis XIII, le célèbre Jardin des Plantes de Paris va devenir pendant des siècles un centre de rayonnement scientifique. Des personnages comme Tournefort, Lamarck, Jussieu s'y succèdent, marquant durablement l'histoire de la botanique.

Le Jardin des Plantes de Paris est quotidiennement traversé par des promeneurs, des étudiants du Quartier latin, des écoliers, des joggers... mais sont-ils conscients que ce jardin est un lieu chargé d'histoire et un centre de recherche ? Nous n'avons pas la prétention de restituer toute l'histoire de ce lieu, encore moins d'en mentionner les récentes restructurations, mais juste le désir d'exposer quelques-uns des grands événements qui ont marqué quatre siècles de botanique au Jardin des Plantes.



Cachet du Muséum d'Histoire naturelle dessiné sous la Révolution par Gérard Van Spaendock et retouché par Pellegrini.



Jardin du Roy pour la culture des plantes médicinales,
par Frédéric Scalberge (extrait de Description du Jardin royal des Plantes,
par Guy de la Brosse, Paris, 1636).

1635 : un « Jardin royal des plantes médicinales » voulu par Louis XIII...

Sur les conseils de son médecin Guy de la Brosse, Louis XIII acquiert en 1633, un terrain situé entre la Bièvre et l'abbaye de Saint-Victor pour y créer un jardin destiné à la culture des plantes médicinales et à la formation des médecins et des apothicaires. Malgré les critiques de la faculté de médecine de Paris qui craint de perdre une partie de son autorité, la naissance du « Jardin royal des Plantes médicinales » est annoncée en mai 1635. Ce jardin, alors riche de plus de 2 300 espèces végétales cultivées sera ouvert au public en 1640.

Pendant près d'un siècle, se succèdent au poste d'intendant du jardin tous les premiers médecins du roi. Le premier fut Guy de la Brosse, le médecin de Louis XIII, et le dernier fut Guy-Crescent Fagon, petit-neveu de Guy de la Brosse et médecin de Louis XIV. Fagon favorise les missions scientifiques lointaines et l'importation de plantes exotiques comme le thé, le café, le cacao ou le

quinquina avec lequel il soigne le paludisme de Louis XIV. Au cours de son mandat, il s'entoure d'illustres savants, notamment de Joseph Pitton de Tournefort – auteur des *Éléments de botanique* (1694), une des premières classifications des plantes – et de Sébastien Vaillant, lequel a mis en évidence la sexualité des végétaux en observant le pistachier planté par Tournefort en 1702. À la mort de Fagon (1718), Louis XV décide que désormais la charge d'intendant du jardin et celle de premier médecin du roi seront distinctes. Il faut néanmoins attendre 1732 pour qu'un chimiste et non un médecin soit nommé à la direction du jardin, il s'agit de Charles François de Cisternai Dufay. La vocation du jardin n'est alors plus exclusivement médicale et le « Jardin royal des Plantes médicinales » est rebaptisé « Jardin du Roy ». Il sera plus communément nommé « Jardin des Plantes », appellation qu'il conserve encore aujourd'hui.

L'année 1739 est marquée par la nomination de Georges-Louis-Marie Leclerc, comte de Buffon, au poste d'intendant. Il entreprend d'importants travaux et double la surface du jardin : des serres,



Joseph Pitton de Tournefort (portrait gravé par Desrochers, non daté).

des amphithéâtres et des galeries sont construits, l'école de botanique s'agrandit et des arbres sont plantés sur les conseils du jardinier en chef André Thouin. Buffon s'entoure d'illustres collaborateurs tels que Jean-Baptiste Lamarck ou Antoine-Laurent de Jussieu.

Jean-Baptiste de Monet, chevalier de Lamarck est illustre surtout dans le domaine de la zoologie ainsi que pour sa théorie transformiste mais, au début de sa carrière, il s'est surtout consacré à l'étude de la botanique. Il a participé à de nombreuses publications dans ce domaine notamment son célèbre *Mémoire sur les classes les plus convenables à introduire parmi les végétaux* (1785). En 1788, Buffon le nomme au poste de « garde des herbiers du cabinet du Roy ».

La famille de Jussieu a beaucoup marqué l'histoire du jardin et de la botanique en général : Antoine de Jussieu, l'aîné, nommé « démonstrateur de l'intérieur des plantes » en 1710, participe en 1720 à l'implantation du café aux Antilles. Son frère Bernard rapporte en 1727 de Londres, plusieurs plants de cèdre du Liban dont l'un vit encore aujourd'hui au jardin. On raconte à ce propos que Bernard de Jussieu aurait trébuché et cassé le pot contenant le cèdre. Il serait finalement arrivé au jardin en transportant le jeune arbre dans son chapeau. C'est Joseph de Jussieu, le frère d'Antoine et de Bernard qui introduit l'héliotrope en France. Leur neveu Antoine-Laurent de Jussieu et son fils Adrien furent également de célèbres botanistes. Antoine-Laurent, auteur du célèbre ouvrage *Genera plantarum* (1789) propose une méthode de classification des végétaux en trois grands groupes : les Monocotylé-

done, les Dicotylédones et les Acotylédones, subdivisions encore employées aujourd'hui.

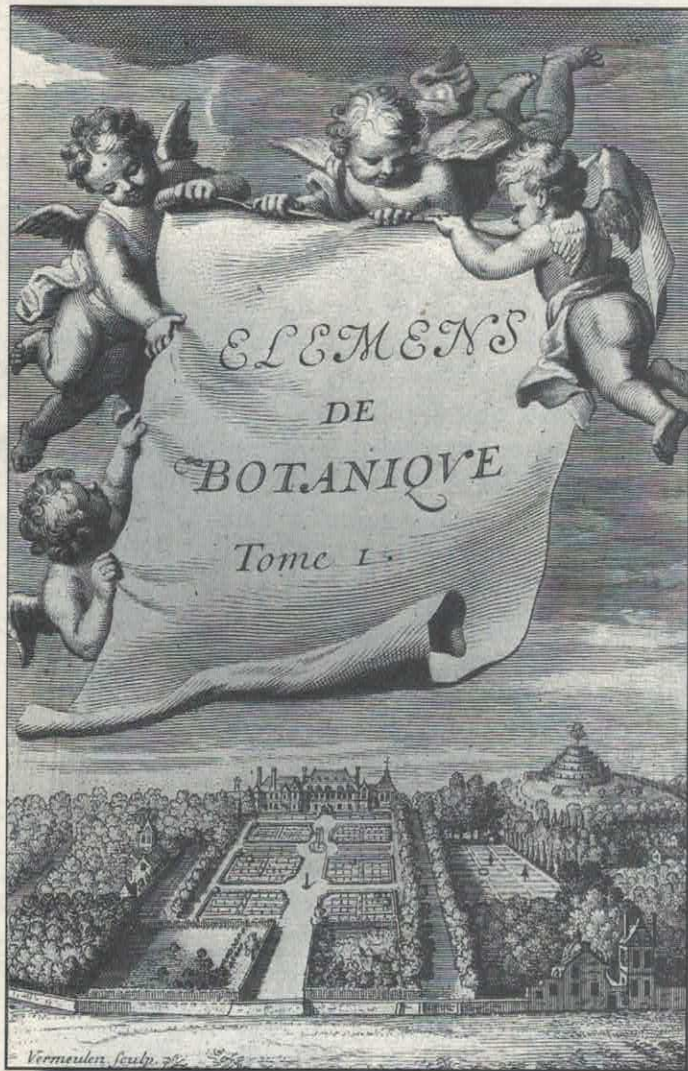
En 1787, la France détient le plus grand et le plus prestigieux jardin royal mais les ambitions de Buffon ont eu un coût énorme, les caisses sont vides et les dettes innombrables. Au lendemain de la Révolution, il paraît donc nécessaire de revoir totalement l'administration et le budget du jardin du roi.

1793 : La révolution transforme le « Jardin du Roy » en « Muséum d'Histoire naturelle »...

Le 10 juin 1793, un décret proposé par le député Joseph Lakanal transforme officiellement le « Jardin du Roy » en « Muséum d'Histoire naturelle ». Sa vocation est « L'enseignement public de l'Histoire naturelle, prise dans son étendue, et appliquée particulièrement à l'avancement de l'agriculture, du commerce et des arts » (Art. II de la convention nationale - 1793). Les cours proposés au Muséum sont gratuits, dispensés en français (et non en latin) et remportent un énorme succès. Cela nécessite la construction d'infrastructures adaptées comme en témoigne le grand amphithéâtre – actuellement en cours de restauration – édifié en 1794 par Edme Verniquet. Le décret de 1793 propose la création de douze chaires professorales dont trois de botanique confiées respectivement à Antoine-Laurent de Jussieu (chaire de Botanique au Muséum), André Thouin, jardinier en chef du roi (chaire de Culture) et René-Louiche Desfontaines,



Sébastien Vaillant (frontispice de Botanicon parisiense, par Sébastien Vaillant, 1727).



Frontispice de l'ouvrage de Joseph Pitton de Tournefort, *Éléments de Botanique*, Paris 1694.

auteur de nombreuses flores dont la célèbre *Flora atlantica* (1798) (chaire de Botanique à la campagne). L'intendant est remplacé par un directeur élu par des professeurs administrateurs chargés de la gestion de l'établissement.

La fin du XVIII^e siècle est marquée par de nouveaux voyages naturalistes, au cours desquels de très nombreux échantillons sont collectés. Le cabinet d'Histoire naturelle construit, dès 1729, dans le but d'y entreposer les collections, s'enrichit alors considérablement. La botanique y tient une place prépondérante car les échantillons végétaux sont beaucoup plus faciles à récolter et à conserver que les animaux et beaucoup moins lourds et encombrants que les minéraux. Les plantes récoltées ont des usages pharmacologiques, alimentaires et industriels et de nombreuses plantes exotiques sont acclimatées avec succès en France. C'est à cette époque que Pierre Poivre rapporte des épices du bout du monde, Bougainville donne son nom à une fleur tropicale et Michel Adanson introduit le baobab en Europe. Napoléon Bonaparte, lui-même, ne manque pas de s'entourer des plus

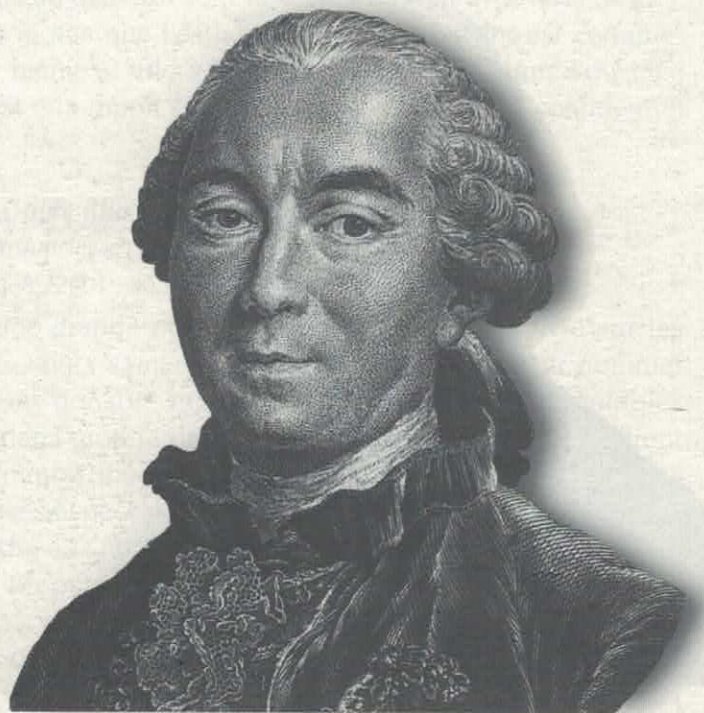
grands savants pour agrémenter ses conquêtes militaires de découvertes scientifiques.

Le début du XIX^e siècle est marqué par un ralentissement des recherches dans le domaine de la botanique qui avait pourtant été au premier rang jusqu'à la Révolution. La zoologie tient alors une place prépondérante, promue par d'illustres personnages tels Geoffroy Saint-Hilaire ou Georges Cuvier. La plupart des professeurs du Muséum sont alors membres de l'Académie des sciences et dispensent un enseignement très réputé. En 1863, un nouveau décret réorganise le Muséum et propose que le directeur soit élu pour un mandat renouvelable de cinq ans. En 1907, une loi accorde à l'établissement son autonomie financière et cinq ans plus tard des crédits sont dégagés pour construire une nouvelle orangerie et un laboratoire de physique végétale.

Le XX^e siècle : entre guerres et paix, la recherche au Muséum trouve de nouvelles orientations...

La première guerre mondiale paralyse le fonctionnement du Muséum d'Histoire naturelle mais, dès 1935, la construction de la galerie de botanique – grâce à un don de la fondation Rockefeller – permet d'y entreposer l'herbier.

L'idée de création d'un herbier général, regroupant la totalité des collections botaniques, avait été proposée par Lamarck mais, dès 1793, contrairement à l'idée de Lamarck, les collections sont divisées en deux grandes thématiques : un herbier



Georges Louis Leclerc, Comte de Buffon (portrait gravé par C. Baron, non daté).

général, sous la direction de René-Louiche Desfontaines et un herbier régional, dirigé par Antoine-Laurent de Jussieu. En 1853, Adolphe Brongniart réorganise les herbiers en trois parties : les phanérogames (végétaux à fleur), les cryptogames (végétaux sans fleur) et les plantes fossiles. Quant à la galerie de botanique construite en 1935, elle se compose de deux bâtisses, l'une consacrée à l'étude des phanérogames, l'autre à celle des cryptogames, reliées par un bâtiment qui abrite déjà le plus prestigieux herbier du monde.

L'entre-deux-guerres est marqué par la création d'une chaire de « productions coloniales d'origine végétale » (1929) qui deviendra quatre ans plus tard la chaire « d'agronomie coloniale ». Entre 1939 et 1945, la guerre impose au Muséum une longue stagnation mais dès 1950, le célèbre professeur de cryptogamie Roger Heim, résistant rescapé de la déportation, redonne au Muséum l'impulsion nécessaire au redémarrage de ses activités.

La seconde moitié du XX^e siècle est marquée par de nouvelles orientations. La période des grandes explorations cède la place à une étude approfondie des collections, de nouvelles disciplines voient le jour (la chaire de physique végétale, créée en 1857, est transformée en chaire de biophysique) et le Muséum oriente ses enseignements et sa vocation vers l'étude de la biodiversité, de la conservation de la nature et de la protection de l'environnement. Notons également que la recherche au Muséum d'Histoire naturelle n'est pas seulement concentrée à Paris puisque le Muséum possède, en plus du Jardin des Plantes de Paris, l'arboretum de Chèvreloup, acquis en 1927, le Jardin botanique de

Samöens, le jardin exotique Val Rahmeh de Menton et le laboratoire maritime de Dinard où l'étude de la botanique tient une place importante.

Le Jardin des Plantes aujourd'hui...

Le Muséum national d'Histoire naturelle de Paris est un institut qui a pour vocation la recherche scientifique, la conservation et la diffusion des connaissances. L'herbier général est actuellement riche d'environ quinze millions de spécimens auxquels viennent s'ajouter les herbiers historiques tels que celui de la famille de Jussieu (20 000 spécimens) ou d'Adanson (26 000 échantillons). Tous ces échantillons sont indispensables aux chercheurs qui contribuent chaque jour à l'enrichissement des collections et à la description de nouvelles espèces.

En plus des collections de plantes séchées, le jardin possède trois hectares de parterres fleuris quotidiennement entretenus par une équipe de jardiniers professionnels. Le public peut également admirer le jardin alpin avec plus de 2 000 plantes de montagne, l'école de botanique qui expose sur un hectare près de 1 000 espèces soigneusement étiquetées, la roseraie datant de 1990 ou les serres chauffées dans lesquelles les plantes tropicales les plus exubérantes côtoient les cactées des zones les plus arides de la planète.

Le jardin peut également s'enorgueillir de posséder de nombreux arbres historiques vivants : un robinier faux-acacia qui est sûrement le plus vieil arbre de Paris (1635), le sophora du Japon planté par Bernard de Jussieu en 1747, le pin laricio issu de graines rapportées par Turgot en 1774 ou le platane planté sous Buffon en 1785. Même après leur mort, certains arbres restent des pièces de musée comme en témoigne l'impressionnante « tranche » de séquoia géant (2,5 m de diamètre) probablement âgé de plus de 2000 ans qui fut offerte par l'American Legion en 1927 et qui côtoie désormais la statue de Michel Adanson dans le hall du laboratoire de Phanérogamie. ■

Texte : Renaud BURROWES & Béatrice-Marie PARIS

Illustrations : clichés Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire naturelle - 2003.



Michel Adanson (dessiné d'après le buste du MNHN et gravé par Ambroise Tardieu, non daté).

Pour en savoir plus

Une bibliographie sur le sujet est disponible sur le site Internet de La Garance.

www.garancevoyageuse.org

rubrique La revue / le dernier numéro